

PAUL VERCHÈRES

Le mortel micro



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-021

Le mortel micro

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 558 : version 1.0

Le mortel micro

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

Première partie

I

Rideau !

Aquin Lemont s'essuya le front, regarda l'horloge électrique sur le mur.

– Stand-by, une minute, dit-il à ceux qui se pressaient autour de lui.

À travers une fenêtre découpée dans le mur, l'opérateur fit un grand geste.

– Stand-by, répéta Lemont.

Les artistes s'étaient pris un air indifférent.

L'air que se prennent ceux qui ne veulent pas que paraisse un autre air.

Tous les occupants du studio étaient des artistes de carrière.

Tous faisaient de la radio depuis au moins dix ans.

Et pourtant, cette minute précédant l'émission, ce dernier répit avant la mise en opération de l'implacable micro, signifiait une minute de formidable tension nerveuse.

Une lumière clignota dans une boîte vitrée de rouge, aménagée dans le mur.

Le haut-parleur dans un coin grignota un peu. On entendit un annonceur respirer, puis sa voix :

– Ici, Radio-National... CAGX, Montréal.

La lumière clignota une autre fois, s'éteignit, l'opérateur fit un autre grand geste, la lumière s'alluma de nouveau, et Aquin Lemont annonça :

– La parade Métropolitaine... pour vous plaire, pour vous amuser, pour vous renseigner, pour vous divertir !

Un petit orchestre abattit quelques accords, et l'émission prit son élan...

Une demi-heure plus tard, l'émission était terminée, et les protagonistes sortaient en hâte vers l'antichambre, désireux de fumer une cigarette longtemps attendue.

Un groupe d'auditeurs était venu assister à

l'émission, qu'ils pouvaient voir à travers une fenêtre dans le mur à cette intention.

Les artistes se mêlèrent au groupe, et bientôt ce fut la confusion.

On demandait des autographes.

On en signait.

Les artistes s'inclinaient devant cet appel à leur popularité.

Aquin Lemont, le premier, devait signer, signer, sourire, signer...

Quelqu'un entra dans l'antichambre.

Fit signe à Lemont.

Il se hâta d'y aller.

C'était le directeur des programmes, un important, à qui on parlait avec respect.

Il parla un instant à Lemont à voix basse.

Lemont pâlit.

– Mort ? murmura-t-il, mais... comment... qu'est-ce qui se passe ?...

Flaubert, le directeur de programme affirma

énergiquement.

– Tiré d'une balle, dans le studio F. Il était seul, il répétait ses chansons pour demain,

– On a entendu le coup de feu ?

– Par pur hasard. On s'était amusé, au grand panneau de contrôle, à ouvrir le micro de ce studio. On savait que Pothier y répétait, et on voulait l'entendre.

– Alors le coup de feu fut clairement entendu ?

– Vous pouvez imaginer avec quelle force il a ébranlé le micro ! On m'a averti, j'ai couru au studio, avec Mangini, le chef d'orchestre, et on a trouvé Pothier mort...

– Quand cela s'est-il passé ?

– Il y a une demi-heure. Juste au moment où Franchère donnait l'identification dans le studio voisin...

– C'est une causerie qu'il y avait là, n'est-ce pas ?

– Oui, mais elle était enregistrée, et Franchère opérait les tables tournantes.

– Mais le contrôle entre les deux studios, il n’y avait personne ?

– Non, on contrôlait du central, parce que l’opérateur était allé souper.

– Donc Pothier était seul dans le studio, et Franchère était seul dans le studio voisin ?

– Oui.

– Personne d’autres sur l’étage...

– Non.

– Et Pothier qui... enfin Franchère qui avait ses raisons de ne pas aimer Pothier... Drôle de situation...

– Oui, mais vous oubliez que Pothier a été tué d’un coup de feu, au moment même où Franchère donnait son identification... Le coup de feu eut lieu juste durant cette seconde exacte...

Lemont baissa la tête, songeur...

– Franchère est donc éliminé... Seul un expert pourrait débrouiller ce méli-mélo...

– Selon moi, ce sera un crime difficile à résoudre...

– Vous avez appelé la police ?

Lemont, comme chef-annonceur, avait des responsabilités qu’il devait endosser...

– Oui, j’ai téléphoné, ils sont en haut...

– Alors moi, dit Lemont, je vais me charger de téléphoner à quelqu’un d’autre...

– Qui donc ?

– Un expert, un vrai, un qui va débrouiller ce crime-là en un rien de temps...

– Son nom ?

– Guy Verchères !

II

Le bienfaisant escroc

Guy Verchères s'allongea paresseusement sur le divan.

– Ho-hum... je dors un somme, réveille-moi dans une heure...

Je suis son frère.

Et je n'aime pas le voir s'enliser dans la paresse.

Il a assez d'autres défauts sans ça.

– Écoute Guy, si tu dors, moi je te fiche un seau d'eau dans le visage.

Je suis son frère, Paul Verchères, et je lui parle sur ce ton parce que j'ai ses intérêts à cœur.

– Tu vas me laisser dormir, toi, sinon tu vas me payer ça.

La discussion aurait pu durer longtemps et tourner au pire, mais le téléphone sonna.

C'était pour Guy.

– Allô ?... Oui ?... Ah, Aquin Lemont !... Comment vas-tu vieux frère ?... toujours l'as des speakers radiophoniques ?... Ta femme va bien ?... Il y a longtemps en effet... Je vais faire un grand spécial un de ces soirs, et j'irai vous voir... Qu'est-ce que je puis faire pour toi ?... Un meurtre ?... Excuse-moi si je t'interromps, mais Paul est ici avec moi, et tu devrais lui voir le visage... Il n'entend qu'un bout de la conversation, et le voilà persuadé que je veux commettre un meurtre, ou que toi, tu me proposes d'en commettre un... Je lui expliquerai, t'inquiète... Qui a été tué ?... Pothier ? Ah, le chanteur ?... Mais certainement, ça me fait plaisir... Entendu, j'y vais tout de suite... Ne touchez à rien... Ah ? La police est là ?... Tant mieux, j'ai l'impression que Belœil aimera me voir... Bon, c'est ça... à tout de suite !

Guy raccrocha.

– Pothier a été tué dans un studio. Une balle à

la tête. On est au pied du mur, et on me demande pour éclaircir l'affaire, si c'est possible.

– Tu y vas ?

– Tu as entendu ce que j'ai dit, j'y vais.

– Bon.

– Viens-tu avec moi ?

– Certainement.

Pour une fois que Guy m'invitait directement à l'accompagner dans une de ses investigations, je n'allais pas manquer ça...

Guy endossa son veston, sortit, et je le suivis.

En un rien de temps nous étions à la porte de l'imposant édifice du réseau National.

L'ascenseur nous mena à l'étage des bureaux.

Lemont nous attendait.

– Je fais le pied de grue depuis quinze minutes... J'avais bien hâte que tu arrives...

Guy regarda Lemont.

– Tu es bien pâle ?

– Ce n'est pas assez, ce crime ?...

– Je comprends, mais après tout... On dirait que c'est toi, personnellement, qui est en cause...

– Je le suis, et je ne le suis pas. J'avais un mobile assez sérieux de me défaire de Pothier.

– Toi aussi ?

– Moi aussi.

– Qu'est-ce qu'il t'avait fait ?

– La même chose qu'il a faite à beaucoup de monde... Ma femme...

– Ta femme s'intéressait un peu trop à Pothier ?

– Quelque chose comme ça...

– C'est la même chose pour beaucoup de gens, me dis-tu ? En quel sens dis-tu ça ?

– Je... rien... je voulais simplement expliquer que le type n'avait même pas le mérite de canaliser ses attentions sur une seule personne... Il faisait « le tour », comme on dit vulgairement...

– Bon... Dis donc, je cause... connais-tu mon frère Paul ?

– Non, je n'ai pas le plaisir...

– Guy se tourna vers moi...

– Paul, je te présente le chef-annonceur, Aquin Lemont... Tu l’entends souvent donner le bulletin de nouvelles du soir...

– Oui, et je vous écoute avec plaisir, chaque fois, monsieur Lemont. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

Lemont se gonflait le torse...

Guy esquissa un sourire.

– Si vous voulez nous allons maintenant discuter du crime...

– Pour ce faire, dit Lemont, je crois que nous sommes mieux de monter sur les lieux même de l’attentat. Ainsi tu auras immédiatement un tas de détails dont tu as besoin, Guy.

– Certainement, répondit mon frère...

Aquin Lamont battit la marche.

Guy se tourna vers moi.

– Tu nous suis ?

Je suivais.

L'ascenseur encore, puis un hall.

Du hall s'allongeait un long corridor.

Puis au bout du corridor, un autre petit hall, celui-là plus en long que le premier.

Sur un pan du mur, un long banc, flanqué à chaque bout par deux fauteuils.

L'extrémité ultime comportait une fenêtre dont le store vénitien était fermé.

Sur l'autre grand pan, face au bac et aux fauteuils, trois portes.

La première était surmonté d'une affiche lumineuse : STUDIO B.

Puis la porte au milieu portait les mots : CONTROLE : PAS D'ADMISSION.

Guy demanda :

– De grands studios ?

– Non, dit Lemont. L'un sert pour les conférenciers, les interviews, les nouvelles, et autres émissions strictement parlées et ne comportant qu'un ou deux protagonistes.

– Le studio C ?

– Non, le studio à l’autre extrémité, le studio B.

– Et le studio C ?

– Un petit studio aussi, mais dont l’acoustique est calculée pour accommoder un instrumentiste ou un chanteur soliste, avec un piano.

– C’est là que Pothier fut tué ?

– Oui. Le studio servait aussi de chambre de répétition pour les chanteurs attachés au poste.

– Il a été tué pendant une répétition ?

– Ce n’était pas exactement une répétition. Il préparait son émission seul, le pianiste ne devant venir qu’à sept heures.

– Bon.

– Comment s’est-on aperçu qu’il était mort ?

Lemont raconta brièvement ce qui s’était passé. Comment Franchère, l’annonceur, était dans le studio voisin, le studio B, et que le contrôle était désert... Comment on avait ouvert les micros au contrôle central, histoire d’entendre Pothier répéter seul sans qu’il puisse se douter

qu'on l'écoute. Comment, juste au moment où Franchère identifiait le réseau et le poste, on avait entendu un bruit dans le studio où Pothier répétait, puis un coup de feu.

Guy Verchères écouta religieusement.

Il notait dans sa tête tous les détails.

Il eut un sourire satisfait.

Moi, qui n'est que son frère, je ne voyais pas d'où pouvait venir le sourire satisfait. Le crime semblait un imbroglio. Les alibis étaient parfaits, enfin tout indiquait que la chasse serait longue et ardue...

Guy se frotta les mains...

– Entrons dans le studio, je veux jeter un coup d'œil.

Lemont ouvrit la porte, et nous entrâmes.

– Immédiatement, nous passons du calme et de la paix de l'antichambre au brouhaha formidable du studio.

Car dans le studio la police était à l'œuvre.

Avec tout la paraphernalia qui distingue

l'escouade des homicides.

Les photographes.

Les mesureurs.

Les preneurs de notes.

Les déceleurs d'empreintes digitales ou autres.

Et trônant là-dedans, cigare au bec et chapeau sur la tête...

Le gros Belœil.

L'inimitable Belœil à la grassouillette bedaine.

Il nous fit entrer.

Il jeta un regard noir à Guy.

– Toi, dis-moi pas que tu viens ici pour faire tes manigances...

– Ça ne te fait pas plaisir de me voir apparaître ?

– Pour l'aide que tu peux m'apporter, oui, mais je crains pour les conséquences...

– Quelles conséquences ?

– Je sais de quelle façon tu te paies... Heureusement qu'ici, il n'y a pas de toiles de

grand prix, ou de bijoux précieux...

Belœil riait ironiquement.

Lemont se mit à sourire.

– Nous n’avons pas de toiles de grand prix, c’est juste, à part quelques Picassos plus ou moins authentiques... Mais nous avons, dans la discothèque, des raretés qui commanderaient un joli prix...

Guy parut intéressé.

Le visage de Belœil tomba, son cigare prit la descendante...

Mais Lemont s’empressa d’ajouter :

– Seulement, ces disques sont dans une voûte à l’épreuve du vol... Bien fin celui qui pourrait l’ouvrir...

Guy ne dit rien, et Belœil reprit son visage désinvolte.

– Allons, dit Guy, voyons un peu ce crime... C’est le cadavre ?

Il désignait une forme humaine gisant par terre.

Belœil se mit à rire...

– Non, c’est quelqu’un qui fait le mort.

Guy sourit.

– Je posais la question d’une façon purement rhétorique.

Belœil redevint sérieux.

– C’est le cadavre en effet. Drôle de crime. Aucun indice.

– Pas d’empreintes ?

– Non.

– Pas de pistes sur le tapis ?... Il pleut dehors...

– Aucune quand nous sommes entrés.

– L’arme du crime ?

– Un revolver, calibre 38 apparemment.

– Disparu ?

– Oui.

– L’angle du coup ?

– En autant que nous avons pu vérifier, le coup est venu en direction de la porte. À la hauteur d’homme.

– Donc Pothier fut tiré le plus naturellement du monde, par quelqu'un qui s'est tenu dans la porte et a déclenché le coup.

– Oui.

– Où la balle est-elle entrée ?

– Où la balle a-t-elle frappé ?

– Dans la région du cœur. Entrée par le dos.

– Et vous n'avez pas bougé le cadavre ?

– Non.

– Donc on peut supposer que Pothier se tenait devant cette petite table. Il examinait probablement de la musique, si l'on juge par l'étalage de copies de chansons qui est là. Le meurtrier a ouvert la porte silencieusement, a visé, a tiré. Pothier est tombé sans avoir vu son assaillant. Celui-ci s'est retiré, a couru je ne sais où, et le tour était joué... En définitive, n'importe qui dans le poste aurait pu commettre le crime...

Lemont protesta.

– Oui, n'importe qui... excepté ceux qui avaient des alibis...

– C’est une chose que nous tirerons au clair...

– J’ai commencé, murmura Belœil...

– Et ?

Belœil leva les deux épaules d’un air découragé.

– Ils ont des alibis parfaits... Du moins deux que j’ai questionné.

– Et le mobile, demanda Guy, est-il établi ?

Lemont sourit...

– Presque tous les hommes mariés du poste pouvaient reprocher à Pothier les attentions, plus ou moins entachées de réussite qu’il avait pour leurs épouses...

– Donc beaucoup de gens avec un mobile certain...

– Moi le premier, dit Lemont, ainsi qu’une bonne douzaine d’autres.

Guy se mit les mains aux poches et regarda le plancher...

Il réfléchit ainsi quelques instants...

Puis il se décida à parler.

– Belœil, dit-il, je te laisse... Tu sais autant que moi ce que tu as à faire... Pour ma part, je veux établir la position générale de tous ceux qui étaient dans le poste au moment du crime...

III

Alibis en salade

Guy me fit signe de le suivre, et il fit aussi signe à Lemont.

Ensemble nous prîmes l'ascenseur.

– Tu n'as pas d'objection, Lemont, à ce que je me serve de ton bureau pour poursuivre mon investigation ?

– Pas du tout.

– Je veux questionner tous ceux qui pouvaient être dans le poste à cette heure-là et qui auraient pu commettre le crime.

– Avec plaisir, dit Lemont, je vais te dresser une liste, et indiquer où ils pouvaient être, spécifiquement.

– Entendu.

Le reste du trajet fut accompli en silence. Je visitais les rouages internes d'un poste de radio pour la première fois, et la multiplicité comme la complexité des départements et des organismes indépendants me déroutaient.

Encore un long corridor, mais celui-là ouvrait dans un bureau général où une vingtaine de pupitres occupaient le centre.

Au fond, six ou sept bureaux privés, la plupart avec la porte fermée.

Sur la porte, on lisait : AQUIN LEMONT, annonceur en chef.

Lemont nous fit entrer.

C'était un petit bureau, meublé d'un pupitre, et de quatre chaises.

Sur le mur, une bibliothèque remplie de bouquins.

Dans le coin, une petite table portant un appareil téléphonique.

Lemont offrit le siège du pupitre à Guy.

– Tu seras plus à l'aise pour travailler...

Guy remercia, s'installa.

– Et maintenant, si tu veux, nous allons déterminer qui était dans le poste et aurait pu se défiler aussi vite que ça après le crime.

Lemont s'assit.

– D'abord, il y avait...

Mais Guy l'interrompt.

– Un instant. L'escalier à côté de l'ascenseur, est-ce le seul endroit par où l'on peut sortir de cet étage ?

– Oui. L'escalier et l'ascenseur ?

– Oui.

– Quels autres studios sur l'étage ?

– Aucun.

– Mais le long mur, le corridor, qu'est-ce qu'il y a en arrière ?

– Le studio C.

– Il est bien long ?

– C'est un petit studio, au sens radiophonique. Il est très étroit, et il est en long, tu as

remarqué ?...

– Oui, mais il ne m’a pas l’air si long que tout ça ?

– C’est qu’au bout du studio, il y a un organe à tuyau dans le mur...

– Ah ?...

– Cela prend un bon tiers de la longueur...

– Mais dans un si petit studio ?...

– L’orgue ne sert pas. Il avait été installé là quand le studio C était à sa pleine grandeur, mais depuis, l’on a ménagé une chambre contrôle, un autre studio, l’antichambre et le corridor à même le studio, alors tu comprends, l’orgue ne peut plus servir... On l’a laissé là, cependant, en attendant de le déménager dans le studio qui est en construction dans le moment, exprès pour cet orgue.

– Je comprends.

– C’est très simple.

– Ainsi, sur cet étage, seulement le studio B, la chambre de contrôle, et le studio C ?

– Oui.

Guy se ferma les yeux.

Il devait essayer de se faire une image exacte de la topographie du quatrième étage.

Il rouvrit les paupières.

– Maintenant, procédons... Il semble évident que quiconque était sur un autre étage une minute après le crime, n'a pu le commettre. Il s'agit d'éliminer un par un tous les occupants de la bâtisse, jusqu'à ce que nous ayons trouvé celui que nous cherchons...

– Exactement, dit Lemont, c'est la façon la plus logique...

– Commençons par toi. Où étais-tu ?

– Oh, moi, c'est facile, j'étais au deuxième, dans le studio G. J'annonçais la Parade Métropolitaine. J'étais dans le studio depuis une demi-heure avant l'émission, et je n'ai pas quitté. Le réalisateur peut confirmer.

– Éliminé pour cause d'impossibilité physique, dit Guy.

– Éliminé, approuva Lemont.

– Et maintenant, les autres.

– À ce moment dans la bâtisse, il n’y avait pas beaucoup de monde. Je ne puis jurer pour les visiteurs ou les étrangers, mais d’employés, il n’y avait que deux ingénieurs au contrôle central, au premier étage, deux employés dans la discothèque, au troisième étage, Franchère qui était dans le studio voisin de celui où fut commis le crime, les artistes de la Parade Métropolitaine, au deuxième étage avec un opérateur, le réalisateur de l’émission, moi-même, et une quinzaine de visiteurs dans l’antichambre.

– C’est tout ?

– C’est tout. Les employés de bureau étaient partis, et comme c’était l’heure du souper, tous les employés qui n’avaient aucun travail spécial à accomplir étaient partis.

– Huit employés... Combien d’artistes à la Parade ?

– Douze, y compris les musiciens de l’orchestre.

– Le champ se rétrécit donc, dit Verchères, à...
Mais à Franchère... c'est tout.

– À Franchère, approuva Lemont. Lui seul avait l'opportunité, et il avait aussi le mobile.

Je secouais la tête.

– Qu'as-tu, Paul, me demanda Guy, à te secouer la tête ?

– Je ne comprends plus rien à tout ça...

– Comment, tu ne comprends rien ?...

– J'ai dit que je ne comprends rien, et ça veut dire exactement ça, pas plus...

– Mais explique-toi !

– Vous rétrécissez la liste des suspects jusqu'à ne plus avoir que Franchère...

– Oui, et qui d'autre aurait pu, d'après toi ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas du tout, mais je sais une chose...

– Quoi ?

– Vous avez vous-même, Lemont et toi, éliminé Franchère dès le début. Il avait, disiez-

vous, un alibi parfait.

– Oui, c’est vrai.

– Et voilà que vous vous remettez à en parler... comme d’un suspect possible... C’est noir ou c’est blanc... ça ne peut être les deux.

– Tu as bien raison Paul...

– Alors, où en êtes-vous ?

Lemont et Guy se regardèrent un instant... puis haussèrent les épaules d’un air absolument découragé...

– Nous ne le savons pas...

Lemont renchérit...

– Nous ne le savons absolument pas.

– Pourtant, quelqu’un a commis ce crime... Le suicide est impossible...

– Quelqu’un a commis le crime, ajouta Lemont.

IV

Et de deux !

Lemont était un très bel homme.

Il dépassait tout juste la trentaine.

Les femmes, ses auditrices, en raffolaient.

Belle voix chaude, sympathique, agréable toujours, jamais âpre, jamais âcre...

Grand et porteur de belles épaules, il savait s'habiller chez un bon faiseur.

Quand Guy décida que le crime demandait mûre réflexion, et m'invita à se joindre à lui pour ce qu'il appelait une séance d'étude, je le suivis.

(Pour Guy, une séance d'étude, c'était trois bonnes heures à déguster les diverses concoctions d'un barman de ses connaissances dans un club, qu'il avait financé...)

Lemont, occupé au studio, ne put nous suivre.

Mais avant de partir, Guy, pour parer à toute éventualité, indiqua à Belœil où il s'en allait avec moi.

Et nous allâmes consommer le jus de la dive bouteille.

Au bout de deux heures de ce manège, moi je commençais à prendre les verres pour des escargots, et je récitais du Victor Hugo avec une faconde extraordinaire.

À ce moment, un policier entra.

– Vous êtes monsieur Verchères ?

– Oui.

– Guy Verchères ?

– Oui.

– Belœil vous fait demander au studio.

C'était à deux pas, un coin de rue pour être exact.

Au pas de course, Guy s'y rendit.

Je suivais pas loin derrière...

Belœil nous attendait, tout énervé.

– Qu'est-ce qu'il y a, Belœil ?

– Un autre meurtre !

– Quoi ?

– Un autre meurtre, presque sous mon nez.

– Qui a été tué ?

– Aquin Lemont.

– Aquin Lemont ?

Guy était atterré.

Belœil répéta.

– Aquin Lemont s'est fait tirer d'une balle, de la même façon que Pothier.

– Où ?

– Dans le studio G. Il était allé ramasser des textes, apparemment. Il a été tiré...

Guy se gratta le front.

– Où était Franchère à ce moment-là ?

Belœil souit, un sourire qui avait l'air jaune.

– Moi aussi j'ai pensé à Franchère... Il était

dans le même studio que durant l'autre crime.

– Il peut le prouver ?

– Il annonçait à ce moment-là. Sa voix remplissait les ondes... Tu vois d'ici ?

Guy voyait en effet.

– Nous sommes encore en face d'un dilemme.

– Oui.

– Cela demande mûre réflexion...

Moi, je ne pouvais plus en prendre.

– Ah, non, dis-je, j'en ai assez de ces « mûres réflexions », de ces « séances d'étude ».

Guy sourit.

– Allons voir le cadavre.

Le cadavre ne nous donna rien.

Il était comme le cadavre de Pothier.

Tout aussi mort...

Et pas plus révélateur.

Guy se promena durant une bonne demi-heure.

De long en large...

De large en long.

Il songeait, et de temps à autres son visage s'éclairait... puis s'assombrissait de nouveau.

Et toujours il se promenait.

Tout à coup, il s'arrêta.

– Viens, dit-il, je crois que je commence à comprendre beaucoup de choses.

– Tant que ça, lui demandai-je ?

– Non, pas tant que ça. Mais seulement, ce crime a été commis par quelqu'un... Si je crois avoir trouvé comment il AURAIT pu être commis, de là à trouver le coupable, il n'y a qu'un pas...

– Mais ?...

– Mais ?

– Vois-tu, continua Guy, il y a bien des façons de procéder, dans une investigation. La première, c'est d'abord d'établir un mobile, une raison qu'aurait pu avoir le criminel de tuer. Dans le cas de Pothier, cela ne nous donnait rien qui vaille. Dix, vingt personnes auraient voulu le tuer. C'était un Casanova, un charmeur de femmes. Et

il spécialisait dans les femmes des autres.

– Et le deuxième facteur ?

– L'autre façon, c'est de trouver de quelle façon exactement le crime a été accompli. Dans le cas de Pothier, cela aussi ne nous donnait pas grand-chose, du moins en apparence, car de pouvoir fixer – à cause du coup de feu entendu au micro – le crime et la minute exacte de son accomplissement, nous forçait à admettre en même temps l'alibi de tous ceux qui, autrement, auraient pu être soupçonnés.

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que le criminel, dans sa grande sagesse, a tout simplement commis une erreur.

– Je ne vois rien de sage là-dedans.

– Pas sage à son point de vue, sage au nôtre.

– Comment ça ?

– Évidemment, ayant commis une erreur, nous allons en profiter pour le démasquer en se servant de cette erreur comme point d'appui.

– Et l’erreur, quelle est-elle exactement ?

– Celle d’avoir préparé, à l’aide de la cédule des programmes, un alibi parfait. Et pour se prouver à lui-même combien il avait réussi son petit truc, le criminel a voulu commettre un autre crime, moins motivé celui-là, en tuant Lemont.

– Moins motivé ?

– Oui. Mais je crois saisir la portée du crime.

– D’ailleurs, nous en reparlerons. Pour le moment, je veux étudier la cédule des émissions. Je crois que la clé est là, la clé de tout le mystère...

Mais la cédule ne nous donna pas les résultats attendus.

Du moins, selon toute apparence, Guy n’y trouva pas la clé cherchée.

Nous passâmes une heure à étudier cette partie qui détaillait les émissions en cours durant le premier crime.

Et voici ce que nous lisions.

6 h.00 S Causerie (Red Cross) Franchère

Boileau B Loc.

6 h.14 C Spot Bulova (Trans) Franchère
Boileau B Rés.

6 h.15 S Par. Métropolitaine. Lemont David
G. Rés.

Je ne comprenais pas trop bien.

– Voici, dit Guy, comment ça fonctionne.
L’heure d’abord, puis le type d’émission. C
indique un c commercial, S, une émission de
soutien. Ensuite le nom ou le détail du
programme, puis, en regard, le nom de
l’annonceur, suivi du nom de l’opérateur au
contrôle.

– Bon, je vois.

– La dernière lettre seule indique le studio,
puis Loc. ou Rés., indique si le programme n’est
pour le poste local, ou s’il est aussi destiné au
réseau.

– Très simple.

– Et qu’est-ce que ça te dit ?

– Pas grand-chose, et beaucoup... Il y a une

petite chose que je voudrais interpréter dans ces lignes, et il me faut d'autres renseignements avant de le faire.

– Où prendras-tu ces renseignements ?

– Attends-moi ici un instant, et je vais descendre au contrôle central. Je reviendrai ici dans cinq minutes.

Cinq minutes venaient à peine de s'écouler qu'il revenait.

– Du succès ?

– Oui.

– Tu sais qui est le coupable ?

– Je n'en serais pas surpris.

– Qui est-ce ?

– Tu verras...

– Quand ?

– Pas ce soir. Allons nous coucher, il est assez tard.

Nous sortîmes à travers une indescriptible cohue. Les artistes des émissions de la soirée se

promenaient en tous sens, discutant volubilement des deux morts tragiques.

La mort de Pothier, déjà horrible.

La mort de Lemont.

Aimé de tous, Lemont provoquait le plus d'exclamations sympathiques.

On ne parlait que de ça, et c'était un tohu-bohu à casser les oreilles.

Guy et moi réussirent à passer à travers cette foule, et à sortir enfin.

Je voulais savoir...

Mais Guy m'arrêta de la main.

– Tu le sauras... un de ces jours.

– Mais pourquoi attendre ?

– Je n'ai aucune preuve contre le criminel. Pour deux raisons, je désire terminer ce que j'oserais appeler mon enquête X au vu de tous... Dorénavant, je poursuis mon enquête, mais elle sera discrète, et... je te le dis... très intéressante...

Deuxième partie

I

Je ne revis pas beaucoup Guy durant les jours qui suivirent.

Le double meurtre radiophonique excita la curiosité des gens pendant plusieurs semaines, et chaque jour je suivais les progrès faits par la police.

C'étaient des progrès bien problématiques.

Des progrès qui n'en étaient pas.

On avançait exactement vers nulle part.

L'identité du meurtrier restait tout autant un mystère...

Je me disais que la piste mentionnée par Guy devait avoir abouti à rien.

Je n'avais aucune nouvelle de lui.

Je n'osais pas aller le relancer, connaissant son caractère d'ermite.

Un jour, cependant, le hasard me favorisa.

Je mangeais dans un restaurant chic de l'est de la ville.

Un restaurant français où il coûte cher pour bien manger.

J'avalais de succulents pigeonneaux farcis, une spécialité de la maison.

Guy entra, menant à son bras une fort accorte demoiselle.

– Esther Dubois, dit-il, la charmante disothécaire de Radio-National.

– Ah ?

Guy me poussa le pied.

– Tu permets qu'on se joigne à toi ?

– Certainement.

Mon frère Guy ne se serait jamais installé à ma table sans d'abord s'assurer que cela ne me dérangeait pas. La conversation languit pour quelques minutes. La jeune fille me dévisageait, avec une insistance gênante.

J'avais des envies de lui crier de cesser de me

regarder. Guy lui commanda un repas, et s'en commanda un pour lui.

Je me demandais à quoi rimait cette soudaine camaraderie.

Je ne pus le savoir ce soir-là, car la conversation resta dans des banalités.

Guy ne découvrit pas son jeu.

La jeune fille non plus.

Je ne sus le court et le long de l'affaire que plus tard. Une semaine plus tard. Le crime défrayait encore la chronique. Mais avec moins d'intensité.

Ces messieurs de la police avaient cherché à faire mettre la pédale douce.

Il n'était pas nécessaire que le public se rende compte de l'échec des recherches.

Ce soir-là, j'étais à lire un entrefilet de journal, où l'on parlait justement du crime.

Pas un article, un entrefilet.

Guy m'arriva.

J'étais chez moi, en petite tenue, ayant la

ferme intention de passer une soirée tranquille.

Je fis connaître cette intention à Guy.

– Je ne sais pas ce qui t’amène, mais j’aime autant te dire tout de suite que je reste ici ce soir, et que je n’irai pas galoper par les rues...

Guy se mit à rire.

– Mais non, mon vieux, fais-t-en pas, je viens causer avec toi, de tout un peu, histoire de me clarifier les esprits un petit peu.

J’aimais mieux ça.

– Et ton investigation du crime, est-ce qu’elle marche ?

– À merveille. D’ici deux jours...

– Quoi, d’ici deux jours ?...

– Je tiens le coupable. Peut-être avant.

– Raconte-moi ça...

– D’abord, laisse-moi te parler de Esther Dubois.

– Justement, je voulais te questionner à son sujet.

– Tu te demandes qu’est-ce que je faisais avec elle ?

– Oui.

– Rien de bien spécial.

– Mais encore ?

– J’avais besoin de renseignements qu’elle pouvait me donner.

– Et tu es sorti avec elle ?

– Quelque chose comme ça, oui.

– Elle est gentille ?

– Très gentille.

– Et elle est jolie.

– Très jolie.

– C’est tout ce que tu trouves à dire ?

Guy riait doucement.

Il se versa un scotch, et alluma une cigarette.

– Je vais te raconter...

Il me détailla comment il avait rencontré la jeune fille. À son bureau, alors qu’il était allé voir, histoire de bien établir l’alibi de chacun.

Il l'avait trouvée fort jolie.

– Puis-je, mademoiselle, vous offrir de dîner avec moi, en compensation du temps que je vous ai fait perdre, et des questions que je me suis permis de vous poser ?

Elle avait hésité quelques instants.

– Je vous demande ça, en bonne grâce, sans arrière pensée. Faites-moi le plaisir d'accepter.

Elle avait accepté.

C'était le soir que je les avais rencontrés.

Deux jours plus tard, ils dînaient de nouveau ensemble.

Esther Dubois était une brune aux cheveux noirs comme jais, aux yeux noirs aussi, la peau olivâtre, et des lèvres d'une extrême sensualité.

Au demeurant, fille qui ne connaissait la portée de sa personnalité.

Tranquille et simple.

Elle vivait seule, dans un petit appartement coquet, non loin des bureaux du réseau.

Elle y invita Guy.

Leur conversation, à cause du plan général de Guy Verchères, se limita aux sujets ordinaires.

Il ne la questionna jamais directement sur les événements qui s'étaient produits aux studios.

Elle, de son côté, n'aborda jamais le sujet.

Plusieurs fois ils se virent.

L'ambiance de l'appartement, la solitude, le charme de Guy firent leur œuvre.

Au bout de quelques soirées passées ensemble, Guy commençait déjà à murmurer des mots tendres. La jeune fille les écoutait avec plaisir.

Puis, il y avait deux jours de cela, Guy était allé la voir comme d'habitude.

Elle l'attendait, et il arriva les bras chargés de cadeaux.

– Monsieur Verchères, vous me gêtez.

Guy s'approcha d'elle...

– Vous le méritez, Esther.

– Mais pourquoi avez-vous fait ça ?

– Parce que, en vérité, je le voulais

immensément.

La veillée débuta comme toutes les autres veillées.

Mais vers dix heures, le ton altéra légèrement.

Guy était assis à ses côtés, sur le divan.

Il la prit par les épaules, la ramena contre lui.

– Esther...

Elle ne répondit rien, mais le regarda avec de la tendresse plein les yeux.

Il lui prit le menton, l’attira vers sa bouche, et brusquement, le baiser s’accomplissait, chaud comme les midis d’équateur.

Il ne s’agit pas, ici, de décrire les scènes d’amour dont a pu se rendre coupable Guy Verchères.

Mais comme cette scène était absolument nécessaire, elle devient donc un jalon important.

Guy obtint, en plus, et sans que la jeune fille le sache, une empreinte parfaite, sur cire, de la clé de la discothèque de Radio-National.

Non seulement cette clé, mais encore

l’empreinte de toutes les autres clés appartenant à ce département.

Le lendemain soir, Guy ne sortit pas avec la jeune fille.

Il avait un autre travail à accomplir.

Dans le courant de la journée, il s’était fait tailler des clés correspondant aux empreintes de cire.

Et, muni de ces sésames modernes, il se rendit à Radio-National.

Il y avait beaucoup de monde dans les antichambres et dans les studios.

Plusieurs grandes émissions avaient lieu ce soir-là.

Guy se mêla à la foule, erra deci-delà.

Il épiait un mot, une phrase.

Tout ce qui pourrait, sans en avoir l’air, le mettre sur la piste.

Ce qu’il voulait déterminer surtout, c’était le truc employé par le criminel pour accomplir son crime tout en ne détruisant pas son alibi.

Guy marcha.

Erra.

Causa avec celui-ci...

Discuta avec celui-là.

Puis, voyant que personne ne se dirigeait du côté de la discothèque, il y alla...

La mission qu'il avait à remplir à la discothèque n'avait rien à voir avec le crime.

On avait parlé de disques rares ?

De disques qui vaudraient cher.

De disques, enfin, qu'il serait profitable de... subtiliser...

D'emprunter indéfiniment...

C'était ça qu'il allait chercher.

Il ouvrit facilement la porte, avec la clé dans sa poche.

Il entra, fit jouer sa lampe de poche un peu partout.

Personne.

Plusieurs pupitres occupaient la pièce.

Mais surtout des classeurs.

Des rangées l'une devant l'autre et quatre de creux.

De grands classeurs en métal.

Guy se dit qu'ils devaient contenir les disques.

Il chercha sur les pupitres, un catalogue.

Après plusieurs minutes de recherche, il en trouva un.

C'était un cahier à feuilles mobiles.

Guy le feuilleta.

Page après page.

Mais les dates inscrites disaient assez clairement que nul disque rare n'était listé dans ce cahier.

Guy se dit que la liste des disques rares devait être ailleurs.

À l'aide de ses clés, il ouvrit plusieurs classeurs, au hasard.

Mais devant ces disques par milliers, il se sentit perdu.

Comment trouver les raretés à moins de passer chaque disque un par un.

Puis il eut un jet de lumière dans les idées.

Des disques rares seraient conservés dans un endroit spécial.

Un classeur à part.

Une voûte.

Un coffre-fort quelconque.

Il promena sa lampe de poche.

Tiens, dans le coin, là-bas, par terre.

Un petit coffre-fort.

– Voilà, se dit Guy, qui va demander plus qu'une simple clé.

Mais avec la persistance du désespoir, il marcha vers le coffre-fort, et, s'accroupissant par terre, se mit en frais de l'ouvrir.

Son oreille très fine.

Ses doigts sensibles.

Sa connaissance intime des rouages d'une serrure de sûreté.

Son expérience dans le métier.

Tous ces facteurs eurent vite raison du coffre-fort.

Il sentit tomber en place les barilletts.

Et, lentement, la porte s'ouvrit.

Révéla une autre porte derrière.

Guy choisit une clé parmi le trousseau obtenu la veille.

La clé ne faisait pas.

Il en choisit une autre.

Celle-là faisait...

Il l'inséra, tourna... la porte s'ouvrit.

Le coffre-fort contenait effectivement des disques.

Il consulta rapidement le tas qui se trouvait là, et vit que chacun d'eux représentait une rareté sans prix.

Sur la tablette du bas, deux disques seulement.

Deux disques de seize pouces.

Des acétates.

Des disques d'enregistrement direct.

– Tiens, murmura Guy, qu'est-ce ça fait ici ?

Il les sortit, s'approcha d'une série de tables tournantes disposées non loin de là.

Il tâtonna un instant, trouva un commutateur, le tourna.

Une lampe-témoin s'alluma.

Guy attendit quelques instants.

Puis il toucha à l'aiguille du reproducteur.

Le cliquetis craqua dans le haut-parleur.

Guy mit un des disques de seize pouces sur la table, ouvrit un autre commutateur.

La table tourna.

Guy mit le reproducteur.

Une voix d'homme débitait un texte...

– Une causerie, songea Guy.

À ce moment, une voix féminine trancha la pénombre.

– Les mains bien hautes, monsieur Verchères, je vous tiens en joue.

Il se retourna d'un bond.

Appuyée dans l'encadrement de la porte,
Esther Dubois.

Un revolver à la main.

Mais une autre Esther Dubois.

Les yeux durs, l'air implacable.

Une Esther Dubois que Guy Verchères ne
pouvait reconnaître...

– Esther ?

– Oui, mon cher Verchères.

– Mais ?...

– Commencez par enlever ce disque de sur le
reproducteur.

Comme Guy hésitait...

– Allons, plus vite que ça !...

Guy s'exécuta.

– Donnez-moi les deux disques.

Il obtempéra.

Esther Dubois prit les pièces, se les mit sous le
bras, tenant toujours Guy Verchères en joue.

Guy ne savait pas du tout ce que tout cela voulait dire.

Il demanda à Esther...

– Pourquoi toute la mise-en-scène ?

Elle se mordit la lèvre.

– Répondez, pourquoi ?

– J’ai trouvé, sur une de mes clés, ce matin, une trace de cire.

– Oui, puis ?

– J’ai deviné que vous aviez des petites intentions pas très honorables. Je suis venue ici, je vous trouve en train de dévaliser notre coffre-fort.

– Et ces grands disques, de qui sont-ils ?

Esther ne répondit pas...

Guy Verchères croyait comprendre.

– Ils ne seraient pas, par hasard...

Mais il n’eut pas le temps de finir.

Esther avait pressé la gâchette, et le coup partit.

Mais Guy surveillait le doigt de détente de la jeune fille depuis quelques instants.

Il l'avait vu se raidir.

Il avait vu la contraction du muscle.

Il savait qu'elle allait tirer.

Quand il vit la contraction fatale, il se laissa tomber par terre, roula, se releva d'un bond, sauta sur elle, la désarma.

Elle n'eut même pas le temps de voir venir Guy.

Puis d'un tournemain, il arracha les deux grands disques.

Esther restait médusée.

– Maintenant, ma petite fille, vous allez me donner des explications, beaucoup d'explications.

Mais Esther décida de garder un grand mutisme.

Normalement, Guy ne se serait pas tellement acharné à elle.

Il avait été surpris en train de dévaliser un coffre-fort, et il était en mauvaise posture.

Mais quelque chose le chiffonnait dans l'attitude de la jeune fille.

Elle ne s'était pas du tout préoccupée des disques rares restés dans le coffre-fort.

Son seul intérêt avait été pour les deux disques de seize pouces.

Les deux transcriptions.

Et si Guy était juge, les disques portaient des enregistrements bien ordinaires.

Que représentaient-ils donc ?

Quelle valeur avaient-ils ?

Guy tenait la jeune fille en joue à son tour.

Elle était nerveuse, et jouait avec un bouton de son costume.

– Allons, dites-moi, Esther, qu'est-ce que cela signifie ?

Elle ne répondait pas.

– Vous refusez de parler ?

La jeune fille se serra les lèvres.

Elle était pâle.

De temps en temps elle regardait autour d'elle, comme un animal traqué.

Guy l'observait.

Pour lui aussi la situation était un dilemme.

Il ne pouvait la livrer à la police.

Quelles charges préférer ?

Et d'ailleurs, au point de vue légal, Guy était beaucoup plus mal pris qu'elle.

Il ne savait trop quoi faire.

Si au moins elle avait parlé !...

Il étudia le problème.

La laisser aller devenait dangereux.

La garder à vue était tout aussi dangereux, car s'il se trompait, elle pouvait l'accuser de séquestration illégale.

Une lumière tamisée provenait du corridor.

Guy étudiait la jeune fille.

– Alors, c'est décidé, vous ne parlez pas ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Pourquoi parler ? Surtout à vous...

Guy n’essaya pas davantage.

Il avait pris son parti.

Il se prépara à mettre son plan à exécution.

Mais à ce moment, on vint dans le corridor.

Des pas rapides.

C’était l’annonceur Franchère.

Il eut l’air surpris de trouver les deux acteurs du drame dans la pénombre, près de la porte.

Mais comme Guy avait fait disparaître son arme en entendant venir les pas, Franchère ne put deviner ce qui se passait.

– J’avais besoin d’un disque, je viens, et vous trouve ici, Esther. C’est bien tant mieux, ça m’évitera la peine de chercher.

Esther ne savait plus quoi dire.

– Je voudrais la finale de la première de Shoshkatevitch, pour un texte dramatique qui passera demain soir et que nous sommes à répéter.

Esther pressa le bouton de la lumière, déposa les deux disques sur la table, et s'affaira à trouver ce que Franchère lui demandait.

À un moment, elle avait le dos tourné, et Franchère aussi.

Avec pas plus de bruit que n'en aurait fait un chat, et avec autant de rapidité, Guy s'empara des disques si précieux, et sortit dans le corridor.

Là il se mit à courir, rejoignit l'escalier, descendit quatre à quatre...

– Et tu vois, me dit-il, voici les disques en question.

Et en effet, le paquet qui m'avait tellement intrigué à son arrivée, une fois ouvert révéla les deux disques.

Guy en prit un.

– Vois-tu l'étiquette ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– « Causerie, RED CROSS, 6 h.00, Loc. »

– Ça ne te dit rien ?

- Non.
- Tu es bien sûr ?
- Mais oui, je suis sûr.
- Tu te souviens de la cédule ?
- La cédule ?
- Oui, celle qu'on a lu ensemble, la cédule du réseau ?
- Oui.
- Le premier item...
- Causerie... RED CROSS... C'est celle-là ?
- C'est celle-là.
- Mais ?...
- Oui, je me demandais aussi comment cela se faisait... Mais je ne me le demande plus.
- Tu as trouvé le joint ?
- Oui, mon pote, j'ai trouvé le joint.
- Il signifie quoi ?
- Beaucoup... beaucoup...
- Qu'est-ce qu'il y avait sur les

transcriptions ?

- Tu ne le croirais jamais...
- Mais quoi ?
- Tu verras... tu verras...
- Que vas-tu faire, maintenant ?
- Démasquer le criminel.
- Ce soir ?

Guy se mit à sourire.

- Pas ce soir, tu es fatigué.
- Je ne suis pas fatigué pour ça.
- Non ?
- Alors allons-y...

Il se leva.

Mais il se rassit près du téléphone.

- Il faut que j'appelle Belœil.

II

La fin des fins

Tout le long du trajet, Guy resta silencieux.

Il ruminait des pensées, et plusieurs fois il murmura des mots incompréhensibles.

En arrivant au poste de Radio-National, il souriait.

Belœil nous attendait dans l'entrée,

– Tu as du nouveau, Guy ?

– Ah, oui !

– La solution ?

– Je le crois.

– Tu le crois seulement, mais tu n'as pas de preuves...

– Ça se peut.

Bolœil avait l'air inquiet.

– Tu sais, Guy, c’est risqué de jouer gros jeu sans atouts.

– J’ai des atouts en masse.

– Dis-les.

– Tu verras, quand je commencerai...

– As-tu convoqué quelqu’un ?

– Oui, j’ai téléphoné, à bonne heure dans la soirée, à tous ceux qui étaient ici le soir des deux meurtres. Ils nous attendent dans le studio B.

– Là où Pothier a été tué ?

– Oui.

Guy battit la marche.

Nous le suivîmes.

En effet, plusieurs personnes nous attendaient.

On remarquait surtout, Franchère et Esther Dubois.

Ils se tenaient appuyés sur le piano, l’air impassible.

La seule trace de nervosité apparaissait chez Esther.

Elle tournait et retournait un mouchoir tout chiffonné entre les doigts.

La lumière indirecte éclairait mal les acteurs du drame.

Mais on sentait une tension nerveuse très forte.

Quelque chose allait se passer mais quoi ?

Et chacun regardait son voisin.

Au téléphone, à chacun d'eux, Guy Verchères avait dit :

– Je démasquerai le coupable, ce soir, j'aimerais à ce que vous soyez là, car le témoignage de chacun est vital.

On était donc venu en sachant que le criminel serait là.

On regardait donc son voisin.

Est-ce lui ?

Est-ce elle ?

Sinon, qui est-ce ?

Et on sentait que les esprits travaillaient.

Guy Verchères examina chaque visage soigneusement.

Comme s'il voulait se le graver dans la mémoire.

Belœil, assis sur une chaise, mâchait son cigare.

Moi, pour ma part, je me contenterais d'attendre.

Je connaissais assez Guy pour savoir qu'il avait plus d'un atout dans son jeu.

Puis Guy parla :

– Je vous ai dit, au téléphone, que ce soir je démasquerai le meurtrier de Pothier et de Lemont.

On me dit que Pothier méritait assez bien le sort qui lui fut infligé. Je ne saurais me poser en juge.

Par ailleurs, la mort de Lemont fut une grande perte.

Je suis persuadé qu'elle vous a bien affectée.

Ces deux morts seront vengées ce soir.

J'ai poursuivi mon investigation dans le silence, et j'ai été assez chanceux de buter sur une pièce à conviction d'une très grande importance.

Nous y reviendrons.

Parlons, avant ça, du criminel.

Notre meurtrier est un artiste. Oh, pas au sens radiophonique du mot. Du moins, je ne me sers pas du qualificatif dans le sens qu'on y met ici.

Quand je dis que c'est un artiste, je prétend que notre homme a un talent magistral pour le crime.

Il organise le drame avec une précision mathématique.

Une précision qui ressemble étrangement à une cédule radiophonique, à un texte de sketch.

C'est le premier soupçon que j'ai eu.

Je pouvais, presque certainement éliminer un criminel venant de l'extérieur du poste.

Non, c'était un crime interne, accompli suivant la logique de la radio.

Notre criminel s'est assuré d'un alibi.

Un alibi radiophonique.

Ça, je ne le savais pas avant hier soir.

Je me doutais que le crime avait été commis en se servant d'un alibi truqué.

Mais je ne connaissais pas encore les détails de ce truquage.

C'est par un formidable hasard que je suis tombé dessus.

Le criminel peut se vanter que je n'ai pu le découvrir avant qu'un accident bête ne m'ouvre les yeux.

J'ai mis la main sur une transcription.

Savez-vous ce qu'il y avait sur le disque ?

Non ?

Voici : d'abord, une causerie. Une causerie de la CROIX-ROUGE... j'ai fait jouer le disque jusqu'au bout.

Les actions d'une certaine demoiselle, en me voyant avec les disques, m'avaient mis la puce à l'oreille.

J'ai donc fait jouer le disque.

La causerie se terminait, puis venait l'annonce de fermeture... puis une pause, et une annonce Bulova, encore une pause, puis l'identification du réseau du poste.

Vous comprenez ce que cela veut dire ?

Au moment où le crime était commis, le seul homme ayant pu avoir accès au studio était au micro dans la chambre voisine.

Les opérateurs le juraient.

Même Lemont le jurait.

Or, il n'était pas au micro, il était dans la porte de l'autre studio, tuant Pothier.

Il courut au studio, tua Pothier, revint en vitesse, enleva le disque terminé, et eut l'air le plus innocent du monde quand on l'aborda.

Il ne pouvait être soupçonné, son alibi était parfait...

– C'est Franchère alors, dis-je... c'est lui !

Franchère courut vers la porte, mais Belœil fut plus vite que lui...

Il courut aussi, lui barra le chemin, et en un clin d'œil, Franchère avait les menottes.

Guy semblait satisfait.

– Je n'avais réellement pas de preuve contre lui. Sa fuite est une admission de culpabilité... Je n'aurais rien pu prouver contre lui... autre chose qu'un alibi inexistant... Nous n'avions pas l'arme du crime, et aucun autre indice.

Pendant qu'il parlait, Esther Dubois avait lentement obliqué vers la porte.

Elle se faufilait pouce par pouce, surveillant Guy.

Mais moi je la voyais...

Tout-à-coup, Guy se retourna comme un fouet.

Il bondit vers Esther, lui saisit le bras.

– Arrêtez-la aussi, elle est mêlée à ça avec Franchère.

Belœil lui passa les menottes.

– Et je crois, ajouta Guy, que si vous fouillez l'appartement de mademoiselle, vous trouverez

des choses intéressantes. Entre autres, un pistolet... Pas celui-ci, je l'ai confisqué de la demoiselle, mais il ne concorde pas avec les balles qui ont tué Pothier et Lemont... Mais je crois que l'autre pistolet sera là...

De plus, continua Guy, vous trouverez la raison, le mobile des deux crimes...

– Quel est ce mobile ? demanda Belœil.

– Il est en somme assez simple. Franchère est marié, mais il entretenait avec Esther Dubois des relations plus ou moins canoniques. Pothier fit des avances à Esther, celle-ci en parla à Franchère, et celui-là résolut de se venger.

– Et Lemont ?

– C'est là que la fatuité de Franchère s'est montrée sous son vrai jour... Il avait tué Pothier avec une grande facilité. Il décida, en même temps, de se débarrasser de Lemont. Lemont était le seul obstacle entre Franchère et une importante promotion.

Franchère s'en débarrassa...

– Ainsi, dit Belœil, le crime est solutionné ?

– Oui, dit Guy.

Moi, j’avais soif...

– Si nous allions nous désaltérer ?

– Ce serait une bonne chose...

– Allons-y...

Et ce fut une autre « séance d’étude »... mais infiniment plus intéressante, car nous n’avions aucune étude réelle à faire, et beaucoup de temps perdu à reprendre...

Cet ouvrage est le 558^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.